

VII

EMPLOI ALIMENTAIRE DE LA VIANDE DE CHEVAL.

L'emploi alimentaire de la viande de cheval est une question dont on s'est beaucoup entretenu pendant tout le cours de l'année 1856. En présence de la rareté et surtout de la cherté actuelle des subsistances, économistes, industriels, hommes de science, se sont préoccupés de la possibilité d'introduire dans l'alimentation publique cet élément nouveau. Nous allons donner le tableau des principales publications et recherches qui ont paru jusqu'ici sur cet important sujet. Après l'exposé des faits, nous présenterons la conclusion pratique qui en découle.

Presque tous nos animaux auxiliaires sont en même temps propres à l'alimentation. Ce fait s'explique aisément. En multipliant les animaux consacrés à son service, l'homme crée tout à la fois une grande masse de forces et une grande quantité de matière alimentaire; il est amené à tirer parti de celles-ci lorsque les premières lui font défaut ou deviennent inutiles. Pourquoi donc le cheval, animal de grande taille et l'un des plus importants de nos auxiliaires, n'est-il pas, ou, pour parler plus exactement, n'est-il plus consacré à l'alimentation?

De nos jours, excepté dans quelques rares contrées, on ne demande au cheval que sa force en échange de la nourriture qu'on lui donne. Approchant de la vieillesse, frappé d'un accident qui diminue ses services ou les rend impossibles, le cheval n'est plus qu'un capital à la veille

de se perdre; quelques débris à peine en sont utilisés. Et pourtant sa chair pourrait offrir de précieuses ressources à l'alimentation, si un préjugé fortement enraciné ne la discréditait dans l'opinion publique en lui attribuant des inconvénients dont elle est exempte en réalité. Buffon, lui-même, n'a pas hésité à la condamner comme un aliment des plus médiocres; mais, sans doute, le célèbre naturaliste s'inspirait en cela de l'opinion générale et ne parlait que par ouï-dire, car il est peu probable qu'un morceau de cheval ait jamais figuré, à titre de mets, sur la table du seigneur de Montbard.

On ne compte pas moins de *deux millions* de chevaux en France. Quelques produits seulement de cet animal (les crins, la peau, les tendons, les os) sont utilisés dans l'industrie. Si d'autres parties servent à l'alimentation, ce n'est qu'en petite quantité et toujours par fraude. Voilà donc à quoi se borne en France l'usage d'un cheval abattu, tandis qu'il existe des *millions* d'hommes que la misère accable, qui végètent privés de viande et même de pain, qui ne se nourrissent que de pommes de terre ou de châtaignes!

De même que le bœuf et le mouton, le cheval est essentiellement herbivore; aucun élément nuisible ne s'élabore dans son économie. Sa chair est richement azotée, elle est exempte de toute insalubrité. Elle est bien loin, d'ailleurs, d'être désagréable au goût. Les témoignages de ces bonnes qualités sont nombreux: citons-en quelques-uns.

Le baron de Tott raconte, dans ses Mémoires, qu'ayant été admis, comme envoyé du roi de France, à la table du khan des Tartares, Krim-Guéray, on y servit d'excellentes côtes de cheval fumé, sur le bon goût desquelles les éloges ne tarirent pas.

Le premier des hygiénistes modernes, Parent-Duchâtelet, nous apprend que l'on introduisit autrefois dans Paris,

sous différents prétextes, de grandes quantités de viande de cheval, destinées à l'alimentation.

Huzard père, habile vétérinaire de la fin du XVIII^e siècle, assure qu'à l'époque de la disette qui sévit pendant la Révolution, la majeure partie de la viande consommée à Paris fut, pendant six mois, fournie par des chevaux abattus, sans qu'il en résultât aucun inconvénient pour la santé publique.

Dans les campagnes du Rhin, de la Catalogne et des Alpes maritimes, le chirurgien Larrey eut maintes fois recours à cet aliment pour ses blessés. Il en tira le parti le plus avantageux au siège d'Alexandrie en Égypte, et il lui dut en grande partie la guérison de ses malades. Écoutons à ce propos l'illustre chirurgien militaire :

L'expérience, dit Larrey, démontre que l'usage de la viande de cheval est très-convenable pour la nourriture de l'homme. Elle me semble surtout très-nourrissante. Le goût en est également agréable. J'en ai souvent fait faire usage, avec le plus grand succès, aux soldats et aux blessés de notre armée. Pendant le siège d'Alexandrie, en Égypte, j'en ai tiré un parti avantageux. Pour répondre aux objections qui avaient été faites par beaucoup de personnages marquants de l'armée, et surmonter la répugnance du soldat, je fus le premier à faire tuer mes chevaux et à manger cette viande. A la bataille d'Eylau, pendant les premières vingt-quatre heures, j'ai dû nourrir mes blessés avec de la chair de cheval.

En 1811, à la requête de la police, Cadet, Parmentier et Pariset constataient à leur tour « que la viande de cheval a fort bon goût; qu'elle nourrit comme celle des autres animaux; que les ouvriers de Montfaucon, qui en consomment, se portent bien. » Ces savants demandaient, au nom du conseil de salubrité, « que la vente de la chair de cheval fût tolérée, et que l'on établît pour cela un abattoir affecté spécialement à l'équarrissage. »

Il résulte de nos informations particulières que les ouvriers équarrisseurs de l'abattoir d'Aubervilliers, qui

a remplacé le charnier de Montfaucon, font tous les jours d'excellents repas avec la viande de cheval rôtie et avec son bouillon : ils se portent à merveille et prennent même de l'embonpoint quelque temps après leur entrée dans cet établissement. Les autres ouvriers que leur profession y appelle momentanément, tels que maçons, couvreurs, etc., regardent d'abord ces repas avec une espèce d'horreur; mais ils ne tardent pas à changer d'opinion, et finissent par imiter leurs compagnons, d'autant plus volontiers qu'il y a pour eux le bénéfice de ne pas aller chez le boucher.

Puisqu'il est ainsi reconnu que la viande de cheval présente tous les avantages que l'on demande aux produits ordinaires de l'alimentation, puisqu'à la saveur agréable elle joint les conditions d'un aliment salubre, comment se fait-il que son usage ne soit point répandu aujourd'hui parmi les populations de l'Europe, auxquelles elle offrirait de si précieuses ressources? D'où vient la répugnance que nous éprouvons à nous nourrir de viande de cheval? Tout simplement, comme nous allons le montrer, de ce que les divers peuples de l'Europe ont cessé depuis longtemps d'en faire usage. Une aversion très-marquée a remplacé la prédilection que les anciens peuples, et en particulier les Germains, avaient pour ce genre de nourriture. L'histoire va nous révéler la cause de cette transformation dans les goûts.

Les Scandinaves et les Germains, voués au culte d'Odin, élevaient et entretenaient avec le plus grand soin, dans des pâturages sacrés, une race de chevaux blancs destinés à être immolés aux dieux qu'ils adoraient. Le sacrifice accompli, ils faisaient bouillir la chair de ces animaux et la servaient dans des festins. Telle est probablement l'origine de l'*hippophagie* qui s'introduisit parmi les peuples du Nord, et devint partie intégrante de leurs mœurs nationales, jusqu'au moment où le christianisme, péné-

trant dans l'Europe septentrionale, réussit à détruire une coutume intimement attachée aux rites du paganisme du Nord.

L'hippophagie, qui se trouvait ainsi liée aux pratiques de la religion d'Odin, était un obstacle à l'établissement du christianisme chez les peuples septentrionaux. Toutes les fois, en effet, qu'un Scandinave, même converti, mangeait du cheval, il se laissait aller au ressouvenir de son ancienne croyance. Aussi, de bonne heure, les papes prohibèrent-ils l'usage de cette viande : la politique religieuse le voulait ainsi.

Dans une lettre écrite au VIII^e siècle par le pape Grégoire III à saint Boniface, archevêque de Mayence, on lit le passage suivant :

Vous m'avez marqué que quelques-uns mangent du cheval sauvage, et la plupart du cheval domestique. Ne permettez pas que cela arrive désormais; abolissez cette coutume par tous les moyens qui seront en votre pouvoir, et imposez à tous les mangeurs de cheval une juste pénitence. Ils sont immondes, et leur action est exécrationnelle.

Le pape Zacharie, successeur de Grégoire III, renouvela cette défense.

Cependant, malgré l'interdiction des papes, on pense que l'usage de la viande de cheval se maintint longtemps encore en Scandinavie. Ce qui donne quelque poids à cette opinion, c'est que la race des chevaux blancs, qui fournissait les victimes des sacrifices, ne s'est jamais entièrement éteinte : le haras de Frédérikberg, appartenant à la couronne de Danemark, est le seul point du globe où on la retrouve pure de tout mélange.

Voilà comment, au fur et à mesure des progrès du christianisme, la consommation de la viande de cheval diminua en Europe et finit par disparaître. Le pays où elle persista le plus longtemps fut aussi celui qui était resté le dernier fidèle au culte d'Odin, c'est-à-dire le Danemark.

Les peuples nomades de l'Asie septentrionale ont, en effet, conservé jusqu'à nos jours une prédilection marquée pour la chair de cheval, et ils en font leur mets favori, bien qu'ils possèdent de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons. C'est chez les tribus barbares de ces pays que ce goût est le plus prononcé, et les missionnaires russes, imitant les papes du VIII^e siècle, trouvent encore aujourd'hui dans l'extirpation de l'hippophagie un moyen puissant de prosélytisme.

Nous n'avons présenté que d'une manière abrégée le tableau des différents peuples qui admettent le cheval au nombre de leurs produits alimentaires. Dans l'ouvrage important dont nous aurons à nous occuper plus loin, M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a donné avec de grands détails la longue liste des nations qui, à différentes époques, ont fait usage de cette viande d'une manière habituelle. Le savant professeur du Muséum a parcouru successivement, dans cette curieuse énumération, toutes les contrées du globe. Nous renvoyons nos lecteurs à son ouvrage pour cette partie de la question.

L'usage alimentaire de la viande de cheval, que M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire prouve avoir été répandu autrefois dans une foule de contrées du globe, a repris à notre époque une certaine faveur. Parmi les nations civilisées de l'Europe, ce sont les descendants des anciens Scandinaves, les Danois, qui, les premiers, ont donné le signal de revenir à cet antique usage. Pendant le siège de Copenhague, en 1807, le gouvernement danois autorisa le débit du cheval dans les boucheries, et, depuis cette époque, cet animal n'a pas cessé d'alimenter les abattoirs : il existe même dans la capitale du Danemark une boucherie privilégiée, placée sous la surveillance de l'École vétérinaire, et qui ne tient que de la viande de cheval, laquelle se vend, prix moyen, 12 centimes la livre.

Ainsi de nos jours l'usage de la viande de cheval re-

prend peu à peu, et, chose remarquable, il reprend à commencer par les peuples qui l'ont abandonné les derniers. Outre le Danemark où, comme nous venons de le dire, cette substance nutritive se vend publiquement sous la surveillance du gouvernement, on peut citer la Belgique, la Suisse et l'Allemagne, comme ayant, depuis quelques années, en partie suivi cet exemple.

Mais il importe de faire connaître avec quelques détails la série successive d'efforts et de tentatives qui ont eu pour résultat d'attirer sur cette question l'attention du public et celle des gouvernements.

Dans plusieurs de ces Mémoires, mais surtout dans celui sur l'*équarrissage et les voiries de la ville de Paris*¹, publié en 1827, Parent-Duchâtelet a recueilli des observations très-intéressantes sur la viande de cheval. Depuis des siècles, tous les chevaux morts dans Paris et dans la banlieue étaient apportés à Montfaucon; presque entièrement perdus pour l'industrie, ils y étaient abandonnés à la putréfaction, ce qui constituait le foyer d'infection le plus hideux aux portes de la ville la plus brillante du monde. Parent-Duchâtelet, en cherchant comment on pourrait délivrer Paris des insalubres charniers de Montfaucon, souleva la question de l'emploi alimentaire de cette viande: de là les efforts qu'il fit pour faire accepter la viande de cheval comme aliment important pour les animaux domestiques, et pour l'homme lui-même. Mais ses recommandations furent peu écoutées. Parent-Duchâtelet pouvait montrer du doigt la vérité, mais non la faire triompher dans l'esprit de ses contemporains trop prévenus.

Ce qui s'oppose à la consommation alimentaire de la

1. *Recherches et considérations sur l'enlèvement et l'emploi des chevaux morts, et sur la nécessité d'établir à Paris un clos central d'équarrissage, tant pour les avantages de la salubrité publique que pour ceux de l'industrie manufacturière de cette ville*, brochure in-4. Paris, 1827, chez Bachelier.

viande de cheval, c'est la répugnance qu'elle inspire. C'est pour combattre ce sentiment très-enraciné, que divers savants ont, de nos jours, réuni leurs efforts.

En 1847, un professeur de l'École vétérinaire de Bruxelles, M. Verheyen, dans un mémoire lu à l'Académie royale de cette ville, combattit, par des documents historiques d'un grand poids la répugnance que l'on éprouve généralement pour l'usage alimentaire du cheval.

Après M. Verheyen, M. Geoffroy Saint-Hilaire s'est efforcé, dans le cours qu'il professe au Muséum d'histoire naturelle de Paris, de mettre en évidence les ressources alimentaires que peut offrir la viande de cheval. Depuis 1848, il a, chaque année, appelé régulièrement sur ce sujet l'attention de ses auditeurs.

Cependant, malgré les faits rapportés dans le lumineux travail de M. Verheyen, malgré les convictions chaudement exprimées de M. Geoffroy Saint-Hilaire, il était bien à craindre que le préjugé public ne se modifiât tout au plus que théoriquement. La consommation de la chair de cheval n'aurait pu entrer dans le domaine des faits, si l'on s'était borné à de simples dissertations sur ce point.

Préoccupé plus particulièrement du côté pratique de cette question, M. Renault, directeur de l'École vétérinaire d'Alfort, a entrepris une série de recherches, de nature à fixer l'opinion et à édifier le public sur la valeur alimentaire, sur l'influence, eu égard à la santé de l'homme, de la chair, de la graisse, du cerveau, du foie, des reins, du cœur, etc., provenant de chevaux sacrifiés à différents âges et dans différents états d'embonpoint.

Convaincu de la nécessité de combattre, avant toute chose, le sentiment de répugnance que la proposition d'une pareille alimentation devait rencontrer tout d'abord, M. Renault pensa qu'il fallait commencer par essayer de vaincre cette répugnance, et que le seul moyen d'y

parvenir était de faire publiquement usage lui-même de viande et d'abats de cheval diversement préparés, et d'appeler ensuite le plus grand nombre possible de personnes à imiter son exemple.

En conséquence, après avoir personnellement varié ses essais, M. Renault invita des fonctionnaires de l'École d'Alfort, un ou deux d'abord, puis un plus grand nombre, à y prendre part avec lui. En même temps, il distribuait des morceaux des différentes régions du corps à des employés et ouvriers de cet établissement; il décida aussi les élèves à consentir à ce qu'un plat (bœuf à la mode) d'un de leurs repas fût remplacé par la viande de cheval préparée de la même manière. Le résultat de cette première série d'essais fut favorable, car, de l'avis de tous ceux qui participèrent à ce régime, le goût de la viande de cheval n'a rien qui motive les préventions dont elle est l'objet sous ce rapport.

Ce n'était pourtant là encore qu'un argument d'une médiocre valeur à invoquer auprès des gens du monde. On pouvait dire, avec quelque raison, qu'il n'y avait rien que de naturel à ce que des personnes d'une école où l'on est habitué à la vue et au maniement journalier de cadavres de chevaux, n'éprouvassent pas un éloignement bien prononcé à manger de la chair de ces animaux. Cette objection pouvait avoir quelque chose de spécieux.

Pour la prévenir, M. Renault fit distribuer à plusieurs ouvriers et artisans de la commune d'Alfort, étrangers à l'École, des portions de cheval, que chacun d'eux accommoda comme il lui convint. Les consommateurs en furent tellement satisfaits, que la plupart firent les plus grandes instances pour obtenir que, chaque fois qu'on sacrifierait à l'École un cheval qui ne fût pas atteint de maladie contagieuse, on leur en délivrât quelques morceaux.

Sans être encore décisif, ce second résultat ajoutait déjà à la valeur du premier.

Mais, ce qui n'importait pas moins, c'était de vaincre la répugnance et de conquérir le suffrage de personnes que leurs habitudes de luxe, ou, du moins, d'une certaine aisance, devaient rendre plus difficiles à se prêter à une expérience que beaucoup appelaient « dégoûtante. »

M. Renault l'entreprit, il décida plusieurs de ses amis à surmonter leurs préventions. Parmi eux se trouvaient des propriétaires, des magistrats, des médecins, des administrateurs, des négociants. Après avoir porté les premiers morceaux à leur bouche et les avoir goûtés avec une répugnance non dissimulée, ils reconnurent combien étaient peu fondées leurs préventions et offrirent d'en porter hautement témoignage.

Enfin une dernière épreuve restait à faire. Jusque-là, un certain nombre de personnes, appartenant à diverses classes de la société, étaient converties; mais leur opinion avait un écho trop circonscrit pour se généraliser beaucoup. On convoqua de nouveaux juges, qui tiraient de leur position et de leur rôle dans l'ordre social, une grande autorité. Ce furent des chefs d'administrations, de celles précisément qui sont spécialement chargées de veiller sur les subsistances et d'en contrôler la valeur et la salubrité; des membres du Conseil d'hygiène publique; des membres de l'Académie de médecine; des publicistes choisis parmi ceux qui ont mission d'éclairer l'opinion publique sur toutes les questions se rattachant à l'agriculture, à l'hygiène, à la médecine, à la chimie, à toutes les sciences qui ont pour but l'alimentation et la conservation de la santé de l'homme.

Cette expérience avait donc un grand intérêt; elle fut couronnée d'un plein succès. Au commencement de l'année 1856, M. le docteur Amédée Latour, rédacteur de l'*Union médicale*, donna, dans son journal, le compte rendu d'un grand festin hippique qui eut lieu chez M. Renault, à l'École d'Alfort, et dans lequel tous les convives pro-

clamèrent, d'une voix unanime, les mérites alimentaires de la viande de cheval. L'article de l'*Union médicale* fut reproduit dans divers journaux de la France et de l'étranger, et bientôt après des repas semblables à celui d'Alfort eurent lieu à Toulouse, à Paris, à Lyon et à Bordeaux, et l'attention publique fut ainsi sérieusement éveillée sur cette importante question.

Au mois d'août 1856, M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, qui n'avait encore traité que dans ses cours la question de l'usage alimentaire de la viande de cheval, a publié, sous le titre de : *Lettres sur les substances alimentaires et particulièrement sur la viande de cheval*, un ouvrage spécial pour exposer l'état actuel de la question, et défendre la cause économique qu'il a, l'un des premiers, embrassée. Le livre du savant académicien a l'avantage de réunir en faisceau commun tous les résultats connus jusqu'à ce jour en ce qui concerne la consommation de la viande de cheval, et d'appuyer par des chiffres et des évaluations positives, des considérations qui avaient été jusqu'ici assez vaguement exprimées. Il sera donc utile de donner ici une courte analyse de cet ouvrage.

M. Geoffroy Saint-Hilaire commence par poser ce principe physiologique, d'une vérité incontestable : *La viande est l'aliment par excellence de l'homme, surtout dans les pays froids et tempérés*. Il rappelle ensuite ce second fait, rigoureusement établi par la statistique et l'économie sociale : *La viande fait encore défaut à une partie de la population de nos villes, et à une très-grande partie des habitants de nos campagnes*. L'auteur s'appuie, pour établir ce fait, sur les relevés statistiques contenus dans le beau livre de M. Leplay : *Les ouvriers européens*.

L'usage de la viande étant reconnu l'une des premières nécessités du développement et de l'entretien de l'organisme, et une partie de la population française se trouvant réduite à s'en passer, comment peut-on par-

venir à créer, sous ce rapport, les ressources qui nous manquent?

Le moyen est tout trouvé, dit M. Geoffroy Saint-Hilaire : il réside dans l'emploi de la viande de cheval. Cette matière se perd aujourd'hui par millions de kilogrammes. Au lieu de jeter à la voirie, ou d'abandonner à l'industrie, pour des usages secondaires, le corps des chevaux abattus, livrez leur chair à la consommation publique, et le regrettable déficit qui se remarque dans l'alimentation des masses, sous le rapport des matières azotées ou animales, disparaîtra par ce fait. On peut, sans doute, espérer beaucoup, pour l'avenir, soit de l'acclimatation de nouvelles espèces d'animaux alimentaires, soit des progrès de l'agriculture; mais dans le présent, et de longtemps encore, la seule ressource à laquelle on puisse efficacement recourir, c'est la viande de cheval, réserve immense et inépuisable. « Il faut donc se hâter, dit M. Geoffroy Saint-Hilaire, de rendre à la consommation les deux millions de rations de viande chaque jour affectées à des usages secondaires, ou même entièrement perdues. »

M. Geoffroy Saint-Hilaire examine ensuite si l'usage de la viande de cheval peut entraîner des inconvénients, si cet aliment est malsain, et si l'hygiène en condamne l'usage. Les réponses à ces questions sont, sur tous les points, favorables à ce produit alimentaire.

A part les médecins chinois, qui rejettent de la consommation, sinon la chair de tous les chevaux, du moins celle des chevaux de deux couleurs, et à part un passage de Galien, souvent cité, mais d'une manière inexacte, il n'existe, parmi les médecins, les vétérinaires et les naturalistes, qu'une seule opinion sur la salubrité de la viande de cheval. On s'est exclusivement nourri de cet aliment pendant plusieurs semaines, à Copenhague, à Phalsbourg et dans plusieurs autres villes assiégées; à Paris